

ETC



# Forêt/paradigme

## Répétition pour une écologie ou Lorsque bruit la forêt et que s'emporte la répétition

Manon Regimbald

Number 6, Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36336ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Regimbald, M. (1988). Review of [Forêt/paradigme : répétition pour une écologie ou Lorsque bruit la forêt et que s'emporte la répétition]. *ETC*, (6), 51–53.

## *Forêt/paradigme Répétition pour une écologie ou Lorsque bruit la forêt et que s'emporte la répétition*



Lise-Hélène Larin, *Forêt/Paradigme. Répétition pour une écologie.*  
Détail de l'installation. Photo : L.-H. Larin

**E**nfin, nous voilà convié-e-s. Voici que la forêt (nous) fait signe. Par centaines, les arbres se dressent. S'appuyant les uns aux autres, les troncs s'élèvent. Solidement emmêlés. Embroussaillés. Simplement, pour se maintenir debout. Pour se maintenir debout. Simplement. L'un-e ne va pas sans l'autre.

Mais, à vrai dire, comment vous donner des nouvelles de *Forêt/Paradigme* ? Comment vous y (r)amener ?

### *A l'orée de Forêt/Paradigme*

Éperdument démesurée, *Forêt/Paradigme* s'étale. Mais avant de trop s'aventurer dans les voies installatives, débroussaillons-en, autant que faire se peut, son champ descriptif. Incontournable, la description se veut ici introductive. Risquons ainsi l'approche de l'œuvre.

### **La forêt d'arbres**

Depuis 1981, L.-H. Larin fait des arbres. Sa forêt comprend sept cent vingt-huit troncs d'arbres. Chacun est formé d'une édition complète d'un des journaux de fin de semaine suivants : *La Presse* et *The Gazette*. Cette entreprise a débuté en janvier 1981, et s'est poursuivie sans interruption. Chaque arbre est identifié par une petite étiquette où se trouvent consignées les informations telles : le titre du journal et sa date de parution. Constitués par chacune des pages du journal froissées et retenues par des élastiques, les troncs s'élèvent. Presque tous déracinés, ébranchés. Les élastiques établissent la circonférence de l'arbre dont l'élévation se poursuit selon le volume du journal utilisé, l'édition entière devant être employée pour chacun des troncs.

Les arbres ont été longuement recouverts de vernis d'où leur couleur ambrée. Très exactement, dix

couches de ce vernis viennent enclore le tronc. Le vernis étant un plastique liquide, l'artiste a choisi par principe, de ne plus dorénavant, utiliser un tel produit non biodégradable. Cette peau plastifiée et transparente ne recouvre donc plus, depuis l'été 1981, les derniers troncs d'arbres réalisés.

### La forêt d'empreintes

Par ailleurs, une série d'empreintes de ces arbres a été prise. Dix prototypes en plâtre armé ont été confectionnés à partir du moulage d'un arbre. De ces moules ont été tirées 225 empreintes en latex.

### Les performances collectives

*Forêt/Paradigme* se particularise par son processus de réalisation. Depuis bientôt sept ans, l'artiste fabrique ses arbres. Et la forêt croît, encore aujourd'hui.

Tout au long de l'exposition, l'exploitation arboricole poursuivra son cours par le biais de performances collectives. Cette idée de performance, dans l'œuvre de Larin a débuté en septembre 1982. Devant le gigantisme du travail de l'artiste, douze personnes sont alors amenées à faire des arbres. Dès lors, le spectateur s'introduit dans l'œuvre. Cette expérience pilote est transformée par la suite en performance collective. En effet, depuis 1985, trente-deux performances collectives sont organisées. La forêt se voit donc traversée de toutes parts. Les chœurs énonciatifs entonnent la répétition. L'œuvre transforme le rôle du regardant, le renversant. Le spectateur deviendra le spectateur.

Envahissant l'espace de l'ancien cinéma Élysée, *Forêt/Paradigme* se partage en trois régions. Distinctes et communicantes. Aucune cloison ne les départage. Chacune s'allie à l'autre. Il s'agit donc de trois lieux, qui bien que différents, s'inter-relient. Nous y circulons librement. Sans frontière aucune.

### I

Le premier lieu est réservé pour la performance collective. Nous entrons dans le monde du faire. La forêt en voie de répétition s'exhibe. Un immense écran vidéo géant (nous) renvoie en direct la représentation des spectateurs en train de réaliser leur arbre.

### II

Dans un espace médiatique se loge la seconde partie de l'installation proprement dite. Il s'agit de la forêt des troncs d'arbres à laquelle s'ajoutent des microfiches se rapportant à chacune des éditions de fin de semaine de

*La Presse* pour l'année 1985. Afin d'en permettre la consultation, des visionneuses sont à la disposition des regardants.

### III

Le troisième lieu, matriciel, est formé de la forêt d'empreintes. Chacune des deux cent vingt-cinq empreintes y est suspendue au plafond. Le spectateur sera amené à circuler dans et au travers de cette jungle caoutchouteuse. Une bande sonore réalisée par Michelle Boudreau lors des performances collectives antérieures et composée à partir de la rumeur forestière, nous accompagne dans notre exploration.

Ainsi donc, s'orchestrent la forêt et ses paradigmes.

Or, que retenir devant l'ampleur de la forêt en cours ? Comment y atteindre ? Comment faire ? Comment (se) saisir de la répétition ?

### Quand la répétition résiste à la représentation

A la manière d'un corps étranger, la répétition se greffe, se soude à l'installation.

Dès le premier lieu, se marque la démarche répétitive. Celle du faire. Celle de la forêt à venir. Du faire-faire au faire-(sa)voir et au (sa)voir faire. Tandis qu'au cœur de la forêt, les centaines d'arbres, les feuilles froissées par centaines de milliers, les nombreuses microfiches rappellent les journaux, les élastiques innombrables, les enveloppements, les enroulements sans cesse multipliés attestent, tour à tour, la répétition. Pendant que le troisième lieu, matriciel, nous renvoie l'empreinte d'une forêt disparue et dont l'absence témoigne d'une présence à venir ou encore d'un passé à régler.

Incontournable, bien que marginale, qu'est-ce donc que cette répétition qui s'arbore ?

Multiple et diverse, elle s'impose comme formule d'engendrement. Elle rythme l'ensemble sculptural.

La répétition (re)prend ses sens.

Inévitablement, elle nous (re)conduit à l'action de reproduire (imitation, reproduction), et en même temps, à ce qui est reproduit.

Dans la folle exploration répétitive se concilie la répétition du geste, ceux de l'énonciatrice et ceux du «spectateur» qui prend la relève, les mêmes gestes passant de l'un à l'autre pour qu'ensuite, emmêlés, bruissent les chœurs énonciateurs.

La forêt s'élabore au fur et à mesure que les arbres se répètent. Au fil de la multiplication se défrichent les champs sémantiques. La prolifération des arbres oblige irrémédiablement à la récupération pour que la forêt assure sa survie. C'est là d'ailleurs où se



rejoint l'espace réel et fictif de *Forêt/Paradigme*. Là où la métaphore sort de la fiction. Où le fictif sert le réel.

A force de (se) répéter, la *mimesis* se perd, perturbée par cette hypermonstration gestuelle. La démarche répétitive paralyse l'iconologie. La marginalité du texte visuel se déploie et son opacité s'affirme aux dépens de l'icône.

Un peu comme si la répétition court-circuitait la narration. Le savoir, qui répète, s'égare dans ses multiples. La répétition montre, démontre, remontre la matière et le geste. Elle insiste sur le faire. Elle cristallise des rapports, des liaisons. Elle enveloppe. Elle s'enroule. Et pourtant, malgré tout ce que l'on pourrait croire, cela ne l'empêche pas de différer, sans cesse.

La répétition fait (sa)voir son pouvoir. Si chacun des mécanismes répétitifs utilisés préserve ses propres trajectoires pragmatiques et sémantiques, c'est la mécanique même qui frappe, qui montre. L'exemplarité du geste se veut manifeste. Comme ces milliers de pages de journal chiffonnées, enserrées par autant d'élastiques. Comme ces centaines de troncs d'arbres. Pareillement à ces dizaines de couches de vernis qui recouvrent d'un voile ambré le corps journalistique.

La matière cultivée n'est pourtant pas là pour être lue. Sa propre répétition supporte l'installation. Bien sûr, du sens s'en échappe. Infailliblement. Mais il y a là d'une manière plus marquante, un affadissement de la nouvelle, un aplatissement de l'information. Il (nous) est possible de la froisser, de la rendre illisible. Elle, qui n'était faite que pour être lue, se voit manipulée, transformée. Elle devient illisible. Indéchiffrable. Indéfrichable. Le texte du journal ne sert plus que de support à la *Répétition pour une écologie*. L'habituel processus de transformation s'inverse. La pâte à papier retourne à l'arbre.

Incessante, la prodigalité répétitive montre à quel point la représentation mimétique est déjouée. La signification plastique ici s'arbore. Elle fait sens. A ne plus pouvoir les lire, les signes scripturaux apparaissent insignifiants. Dorénavant, l'écriture fait texture. Pourtant, la surface transparente du journal ne s'efface pas complètement sous le poids de la forêt. A nouveau, la pâte à papier se laisse charger sémantiquement. L'écriture n'est plus sur la feuille. Elle forme feuillage. Désormais, elle organise l'installation. Ou plutôt, la forêt nous (y) fait signe.

La représentation, sans relâche, cherche à se faire comprendre. L'accumulation excessive de tous ces signes répétés nous la rend obsédante. Le faire se montre. Le faire-faire s'impose. La répétition signe l'installation, corporellement et gestuellement. L'artefact se (re)produit. Performatif, l'acte même de répéter réalise le sens.

Immanquablement (u)topiste, *Forêt/Paradigme*, à force de répéter, s'expose comme exercice en vue d'un événement futur, d'une réalisation hors de



l'œuvre comme s'il n'y avait pas d'œuvre présentée, mais simplement une répétition en cours. *La Répétition pour une écologie*. L'exercice en voie de production se montre, de sorte que le faire du spectateur fonctionne. Un peu comme si le sort de la répétition nous était remis entre les mains. Bien entendu, il n'y aura jamais d'aboutissement ou d'achèvement puisqu'à notre tour, nous devons répéter in(dé)finiment dans un mouvement récursif afin que l'écosystème puisse toujours se (re)nouveler. Pour en assurer la continuité.

Autrement dit, l'installation instauratrice d'un monde montre ici, par la répétition, à quel point le mimétisme iconique pour qui le sens se résoud à la reproduction du monde extérieur par l'image, s'avère illusionniste, partiel et fragmentaire.

Si *Forêt/Paradigme* élabore un discours qui peut ponctuellement se servir d'un récit, elle se pose essentiellement en tant que discours plastique et la répétition ici, déterminant le contexte opaque de l'installation, replie le langage visuel sur son processus de production, de réalisation. Qu'importe si l'installation vise des champs référentiels. Sous l'avalanche répétitive, ceux-ci ne pourront que s'incliner et se replier sur la réflexivité du langage.

A nous de jouer maintenant.

Il nous faudra répéter.

Désormais, le sort de la répétition est entre nos mains.

**Manon Régimbald**

#### NOTE

*Forêt/Paradigme. Répétition pour une écologie* est présentée dans le cadre de l'événement *Forêts dans la ville. Répétition pour une écologie*, organisé par Lise-Hélène Larin, du 4 octobre au 27 novembre 1988, dans les locaux du théâtre Élysée, 35 rue Milton, à Montréal (coin Clark et Sherbrooke).